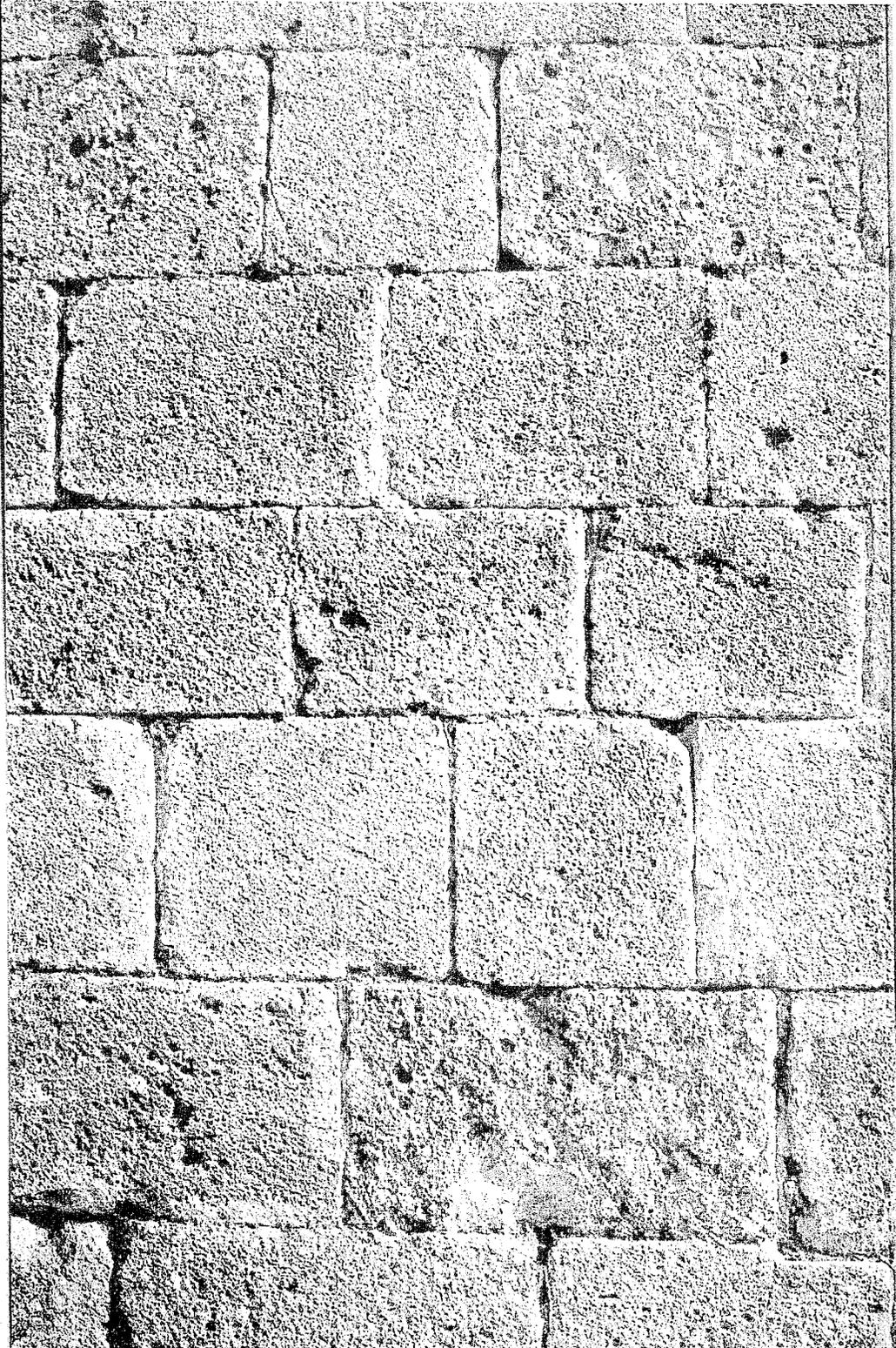


DU MONASTÈRE
DE GANAGOBIE

n°16





SOMMAIRE

JANVIER - MARS 1996

BULLETIN DU MONASTÈRE DE GANAGOBIE N° 16

“La Vérité vous libérera” p. 2

**A la recherche de la vérité,
*Entretien avec Stéphane Di Vittorio : p. 3***

Deux Frères : p.11

**Sur “l’Etique de la psychanalyse”,
*par Dom Marc-François Lacan : p. 16***

**De la parole au sens,
*par Dom Marc-François Lacan : p. 21***

**Il n’y a de naissance humaine que dans la Parole,
*par Denis Vasse : p.26***

**Histoire du prieuré de Ganagobie, Chapitre IX (suite)
*par Dom Romain Clair : p.33***

Chronique du Monastère : p.44

Notes de lecture : p.46

Abonnements : p.47

Activités du Centre-Entreprises : p.48

**Imprimé par : Impression 04, F-04700 Oraison - Calligraphie : Flore Angèle
ISSN 1242-2425 - Responsable de la publication : Dom Matthieu Vassal**

Il n'y a de naissance humaine que dans la parole

Si le petit de l'homme retient l'attention du psychanalyste, c'est que l'enfant dans ses relations avec ses parents et ses premiers pas dans le vaste monde, joue beaucoup de choses pour son avenir. A Lyon, l'"Association pour l'accueil du petit enfant et de ses parents dans un lieu de parole" (Apelipa) dont Denis Vasse est un membre actif a ouvert le "Jardin couvert", inspiré de Françoise Dolto. C'est un lieu de rencontre, de parole, de jeu, de repos où l'on tente d'aider le petit enfant, en présence de ses parents et avec l'aide d'accompagnateurs. Le Jardin Couvert est dans le prolongement des recherches de Jacques Lacan. Denis Vasse est jésuite, psychanalyste proche de la pensée de Jacques Lacan et ami du Père Marc-François Lacan. Nous le remercions d'avoir accepté que ces lignes qui peuvent résumer l'expérience du Jardin Couvert soient publiées dans le "Bulletin du Monastère" pour illustrer la fécondité d'une pensée jamais achevée sur la quête de la vérité en l'homme. Nous remercions les Editions Gallimard de nous avoir autorisés à publier ce texte¹.

Notre société possède un sens aigu de la manière dont l'administration des biens et des services, animée par l'intelligence de l'homme, peut et doit fonctionner dans un souci d'à-propos, de rendement et d'efficacité pour le bien particulier et général : le bien commun.

¹ - Denis Vasse, *Se tenir debout et marcher, Du jardin oedipien à la vie en société*, Sur le Champ - Gallimard 1995, pp. 47-52.

Ce souci et la réussite qui en dépend conduisent à la nécessité d'un fonctionnement rigoureux établi à partir d'un développement scientifique et technique. Cette rigueur autorise de moins en moins de pannes et de bavures. Aux différents échelons de fonctionnement, la moindre grève, la moindre incertitude met en péril une partie ou l'ensemble du système. La solidarité était jadis "option" politique ou idéologique. Elle devient de plus en plus "obligation", voire "coercition" imposée par le fonctionnement du système social.

Cela, nous semble-t-il, a pour conséquence qu'au niveau politique - celui de l'organisation de la Cité - on doit nécessairement s'interroger pour voir dans quelle mesure le fonctionnement de la société sert l'homme... ou si, de nécessité en contrainte, et sans qu'on le veuille, l'homme - les citoyens - ne devient pas l'agent d'un fonctionnement social sans autre visée que lui-même dans un automatisme de répétition de plus en plus parfait.

L'homme serait l'agent qui fait fonctionner la machine et, subtilement, il deviendrait lui-même machine toute seule et, à la limite, sans lui. Je veux dire par là que dans le fonctionnement automatique, il y a toujours le risque de se perdre comme corps parlant, de perdre ce qui fait la spécificité humaine : la parole et le rapport aux autres et à l'Autre². Rapport qu'elle implique et qui fonde, justement la vérité de l'ordre social.

² - Pour préciser le sens donné à ce mot : "L'autre est, si l'on veut, mon prochain, mon semblable. L'Autre est ce qui, dans la proximité, m'échappe, porteur insaisissable d'une altérité radicale, qui surgit dans tout rapport d'identité et qui le fonde. L'autre est objet d'un besoin, réductible aux éléments logiques qui s'organisent dans l'enceinte de ma connaissance : il est constamment réduit à moi-connaissant. L'Autre, au contraire, est ce qui, dans une activité réductrice, reste "en dehors" du champ de la connaissance et n'est jamais perçu que négativement, méconnu à travers la connaissance que j'en ai, irréductible au moi-connaissant dont la limite devient signifiante. Ce signifiant "limite" ne correspond à aucun signifié dans le champ de la connaissance. Il signifie, en moi, rien de ce qui est moi, l'Autre" (Denis Vasse, *Le temps du désir*, Seuil, 1969, p. 19 et 20, note).

La satisfaction qu'entraîne le fonctionnement d'une organisation parfaitement huilée, au risque de ne plus savoir pour qui et pourquoi "ça" fonctionne, n'est pas repérable au seul niveau de l'organisation de la cité.

Plus ou moins consciemment, à travers le jeu des répétitions dont notre inconscient a les clés, quelque chose en nous serait très satisfait de ce que notre propre corps et notre propre esprit marchent bien, marchent tout seuls.

C'est si vrai que tout dysfonctionnement, détecté de manière de plus en plus précoce et préventive, entraîne une démarche auprès d'un spécialiste qui est censé - avec plus ou moins de bonheur - remettre en marche ce qui ne marche pas. Moyennant argent et à la satisfaction de tous - ce qui est loin du concept de "bien commun" -, le petit d'homme rejoint l'anonymat du rouage que l'on charge à loisir.

On perçoit, quand elle touche au corps de l'homme, que la nécessité de satisfaire au bon fonctionnement devient redoutable dans la mesure où elle se donne pour la fin de l'homme. Elle se donne pour cette fin de manière anonyme. Personne n'en parle. Tout le monde trouve que c'est normal. Et quand la contrainte se fait trop forte, la fatalité prend les mots de l'automatisme pulsionnel : c'est comme ça !

Subtilement dans la nécessité où l'homme se trouve de se confier à un certain automatisme de fonctionnement, le désir de l'homme est dévié. Faute d'être ordonné par la parole - qui n'est pas le "discours" mais la spécificité de l'homme comme tel dans la manifestation de l'altérité qui le constitue comme sujet et être social -, il se pervertit dans une répétition sans âme.

Dès lors qu'il s'agisse du psychisme, de l'esprit ou du corps charnel, ce qui ne fonctionne pas bien - c'est-à-dire selon la logique et non plus du tout selon le bien commun - doit être réparé ou rejeté. Quand il s'agit de l'homme, la mise au point logique est telle qu'il devient l'agent de sa propre exclusion pour ne pas gêner le fonctionnement.

Le paradoxe, alors, tient en ceci : ce redoutable processus touche nécessairement les vieillards, les malades, les enfants..., et ce sont pourtant eux, les petits, les infirmes, les vieux qui vont

devenir l'alibi du fonctionnement de la machine. On va *tout faire pour eux* en ignorant que ce qui fait leur spécificité d'homme et la nôtre, c'est qu'*ils parlent*.

De la même façon que le fonctionnement automatique de notre société est mis en cause par ce qui se fait jour dans l'homme qui parle et qui, d'être sujet, n'est pas réductible à un automate, l'automatisme de nos corps et de nos esprits est mis en question par ce qui vient au jour entre l'homme et la femme : le corps parlant qu'ils enfantent. Cette interrogation dans laquelle, à chaque génération, ce qui parle et vit vient heurter le fonctionnement de l'automatisme peut aller jusqu'à la rupture. Le rapport de l'enfant aux parents et des parents à l'enfant est le lieu où, à chaque fois et pour chacun, se rejoue la question de l'homme parlant dans un corps et dans une société gérés par les automatismes de répétition. Il y a une certaine antinomie entre l'originalité du petit d'homme qui naît du ventre de la femme et la conformité à la logique que réclame de lui impérativement le système social pour fonctionner.

Il faut naître et grandir comme il faut. Mais ce "comme il faut" ne renvoie pas à une loi qui exige et garantit la position d'un sujet parmi d'autres, mais plutôt à des normes de fabrication et de fonctionnement qui garantissent un objet pour une utilisation donnée.

Sous peine d'être éliminé sans plus de raisons, est humain ce qui ne met pas obstacle au bon fonctionnement de la société. Serait "vraiment" humain l'individu qui ne souffrirait pas de troubles somatiques ou psychiques. Or ces dysfonctionnements posent au contraire et toujours à nouveau la question de l'homme parlant et qui, en tant que tel, ne sera jamais parfaitement adéquat à un pur fonctionnement.

La pratique de la psychanalyse, entre autres techniques, nous autorise à avancer que la parole de l'homme - ce qui en fait sa spécificité, la marque de l'espèce - se repère dans les ratés du fonctionnement de son discours, de son comportement et de ses symptômes. Elle se repère là où elle est entravée, comme dans le fait que le nouveau-né n'est pas immédiatement adapté à l'organisation de la société dans laquelle il arrive, qu'il est *prématuré* au sens freudien du terme.

Freud a nommé *prématuration* cet état du nouveau-né dont le développement organique n'est pas suffisant pour qu'il soit autonome. Le développement de l'homme ne se conçoit pas, à ce stade, autrement qu'interrogé, dans l'angoisse ou la joie, à propos de ce qui parle en lui quand on lui parle. Là s'édifie l'image que l'homme a de lui-même. La prématuration exige des soins. Avec elle, les effets de la parole des parents marquent le devenir de la chair. Avec elle, un lieu autre que celui d'un pur fonctionnement automatique se constitue : l'inconscient. L'inscription des mots dans la chair interroge et fait parler. De génération en génération, se perpétue l'énigme de la parole surgissant dans la faille des automatismes du fonctionnement : elle confirme l'homme dans le rapport d'altérité où il est conçu dès l'origine en tant que *parlêtre*, elle introduit dans l'ordre de la manifestation sociale ce qui demande à se révéler dans le jeu de la confiance et de la défiance. Ce jeu autorise à trancher entre le vrai et le faux. Il inscrit, dans l'horizon de la vie, les fruits de la vie, les fruits d'une promesse tenue ou, au contraire, dans l'impasse de la mort, les effets de la dérision, interdisant ou niant toute rencontre et rendant effroyable toute séparation.

La manifestation de l'altérité est ce en quoi toute chair humaine s'origine et qu'elle cherche à dire, parce qu'elle en est l'expression. Mais le risque est grand, si nous n'y prenons garde, que la société réponde à cette altérité par la seule angoisse de ne pas faire tout ce qu'il faut techniquement pour que "ça fonctionne bien", oubliant ou refusant inconsciemment d'écouter ce qui se cherche dans l'homme. A la prématuration de l'enfant répondra l'angoisse de ses parents livrant les enfants aux manipulations spécialisées.

Si personne n'intervient en tiers en reconnaissant que "ça parle" de nous jusque dans les ratés de la prématuration, le petit enfant et la mère s'attirent et se repoussent dans un jeu d'exaspération farouche et d'isolement réciproque sans même avoir de mots pour le dire. Ni parole ni écoute, rien ne vient nouer dans l'ordre social l'acte d'une génération et les avatars dont il est inévitablement grevé.

Il n'y a de naissance humaine, en effet, que dans la parole.

Il faudrait même aller plus loin et dire qu'il n'y a de naissance, de croissance, de sexualité et de mort humaines qu'en elle. La parole est le lieu où sont originairement noués le somatique et le psychique, l'homme et la femme, la vie et la mort, sans que l'on puisse jamais dire lequel des deux termes, dans cette série, est le premier.

Que chacun des deux termes, pour être entendu, soit second par rapport à l'autre, voilà qui ouvre tout grand la question de la spécificité du genre humain, celle de la parole qui, d'un côté, se traduit en discours qui organise les rapports entre nous - le fonctionnement - et, de l'autre, s'ouvre en nous sur la question de l'origine - ça parle en nous d'un Autre.

Nous ne pouvons qu'indiquer dans cet essai de présentation théorique ce qui voudrait être le ressort et l'esprit de l'Apelipa.

Le rapport des parents avec le petit enfant *in utero* ou avec le nouveau-né est un des lieux privilégiés du surgissement de la parole dans la genèse de l'humanité et dans la suite des générations.

Il apparaît que la maladresse, la peur, la jalousie, la culpabilité précipitent bien des parents dans un jeu de manipulations sans parole qui a le double effet de mettre obstacle au développement du petit d'homme comme corps parlant et de favoriser la croissance outrancière d'un appareil technique dont le bon fonctionnement perd de vue le corps parlant, auquel se substitue un corps-objet.

Certes, ceux qui travaillent à l'Apelipa ne savent pas mieux que d'autres ce qu'est la parole - ce mot qui scande ces pages. Mais ce dont ils témoignent en tentant de réaliser ce projet, ce n'est pas seulement des effets pratiques de l'enseignement de Freud, de Lacan, de Dolto, mais de la question de l'homme, question qui les sollicite sans cesse à travers leur pratique.

Au moment critique que vit notre société, la question de l'homme se pose à nouveau. L'Apelipa voudrait prendre le risque de l'entendre là où elle se pose d'abord : au vif de la génération humaine, dans la modestie de l'"Accueil du petit

enfant et de ses parents dans un lieu de parole”.

Nous savons qu'à ne pas entendre ou à ne pas tenter de dire la parole en ce lieu de la génération humaine, le désir de l'homme se pervertit en symptômes organiques et/ou psychiques qui deviennent, dans la technique médicale comme dans celle de la psychanalyse, prétextes au fonctionnement pour le fonctionnement. Sans rien ni personne. Sans Autre.

L'Apelipa n'a pour visée ni de condamner le fonctionnement de la société, ni de l'alourdir, ni même de le rendre plus facile ! Elle croit qu'à se remettre modestement à l'écoute de ce qui parle dans les ratés de son organisation comme dans la chair du petit d'homme, elle peut travailler efficacement à la prévention de troubles psychiques et organiques graves dont le traitement représente un coût social très lourd.

Les symptômes peuvent être prévenus, en effet, à la condition que les inévitables troubles de l'enfance et la toujours fragile assise de notre société ne mettent pas obstacle à l'éclosion de la parole et ne soient l'occasion d'une répression aveugle dans une surdité et un mutisme réciproques indéfiniment justifiés par la nécessité du fonctionnement des services et des biens pour eux-mêmes.

Bien sûr - et nous essayons de ne pas consentir à cette prétention idéologique - nous savons que le *discours sur*, le discours sur la parole, en particulier, peut être, de tous, le plus néfaste. Il l'est quand il permet à ceux qui le tiennent d'éviter de se risquer dans la présence, en se réfugiant derrière un savoir. A travers les nécessaires techniques qui la médiatisent (pédiatrie, médecine, orthophonie, psychanalyse, puériculture, linguistique), les techniciens que nous sommes voudraient prendre le risque de cette parole.

Denis Vasse
Lyon, le 29 décembre 1983



Introduction de la commende

A l'époque de Dom Barral à Ganagobie, le prieuré de Noyers-sur-Jabron connaît une phase difficile. En 1433, son prieur ne réside plus régulièrement, il est inconstant et ne célèbre pas l'office divin. Au prieuré, tout est détruit, l'église comme le reste, parce que ce prieur n'est pas un bon administrateur. Il se conduit de façon malhonnête et irrégulière, se promène vêtu d'habits courts et ouverts en peau de renard avec un capuce cornu. Les paroissiens se sont plaints de sa mauvaise conduite, tant au spirituel qu'au temporel. Lui-même ne sait pas ce qu'il veut, c'est son troisième bénéfice depuis trois ans. Les Pères capitulaires le citent de comparaître devant l'abbé de Cluny afin de recevoir la correction qu'il mérite. Mais deux ans plus tard, les visiteurs constatent qu'il ne réside toujours pas. Sans la permission du prieur de Ganagobie, il a arrenté son bénéfice à des séculiers et demeure en Avignon. Les définiteurs de 1435 lui intimant l'ordre de rentrer dans son prieuré dans les six mois sous peine de la privation de son bénéfice. Il semble bien que cette ordonnance n'ait pas été plus efficace que les précédentes. Car lors de la visite de 1433, le prieur de Noyers prolonge son séjour en Avignon auprès de l'abbé de Saint-André de Villeneuve. Toutefois, il a réussi une opération : demeurant hors de son prieuré, il a consacré tous les revenus de son bénéfice à la construction d'une nouvelle maison priorale, qui manquait depuis trente ans à Noyers. Les définiteurs lui demandent de rentrer dans son prieuré et d'achever sa maison. Dans cette première moitié du XV^{ème} siècle, l'effectif à Ganagobie oscille autour de la moitié du chiffre prévu, soit à cause